

Brèves littéraires

Brèves

Fondu au noir

Ginette Bernatchez

Numéro 75, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernatchez, G. (2007). Fondu au noir. *Brèves littéraires*, (75), 34–35.

Fondu au noir

*Et quand tu es tellement près de moi,
c'est comme si ce plafond-là il n'existait plus,
je vois le ciel penché sur nous...*
Carla Bruni, **Le ciel dans une chambre**

C'est une chambre de motel. Elle n'est pas luxueuse, comme le prétend la carte postale coincée dans un angle du miroir. Elle n'est pas sordide non plus, comme celles où ma mère s'écroulait ivre morte. C'est un lieu anonyme, discret. Une boîte à chaussures, au fond de laquelle je repose, seule, dans le désordre des draps râpeux. Papier grossier d'un jaune pisseux qui m'enveloppe, sous le couvercle du plafond.

L'œil poussiéreux du luminaire m'écrase en plongée. Je fixe les mouchetures d'insectes desséchés sous le globe. Poussière organique. Bande-annonce du film à venir. J'éteins en allongeant le bras. Dans l'obscurité, la dernière séance peut commencer.

Les phares d'une voiture balaiement le plafond grumeleux. Flash back. Papier buvard qui absorbe mon enfance. La soupape avant d'aller au lit. Les boules de ouate dans mes oreilles purulentes. La chair de poule sur mes bras tout l'hiver. Fondu enchaîné. Des ombres chinoises s'allongent sur les murs. Dérivent sur l'écran de stuc au-dessus de ma tête. Occupent les banquettes en vinyle d'un café graisseux. *Et pour vous ce sera ? Toi ! Pour tous les petits-déjeuners à venir...* Voilà ce que tu m'avais répondu.

Le « O » détraqué de l'enseigne au néon palpite près du détecteur de fumée. Pulsations rassurantes. Mes lèvres sur ton poignet, tes doigts dans mon cou. Je n'arrive plus à tout reconstituer. Un monteur dément s'amuse à semer la confusion dans ma tête. Les images

tressautent. J'ai peur. En fermant les yeux, j'interromps la projection. Mais une voix *off* se fait entendre. La tienne. Un soliloque feutré. *Je dois partir. C'est plus fort que moi... C'était bien, si ?* Mon cri jaillit maintenant partout dans la chambre. Par le grillage du convecteur, par le conduit d'aération, par le combiné du téléphone abandonné sur l'oreiller. Je hurle *Non, non, non !* Le plafond s'abaisse par à-coups. Je lève les bras et laisse mes doigts courir sur sa surface grenue. Tes épaules... le manteau que tu enfiles sans te retourner. Un haut-le-cœur me soulève. Je renifle l'odeur insinuante du vomi. Elle provient du plafond qui m'écrase maintenant tout à fait. En me tournant sur le côté, je parviens pourtant à y appliquer l'oreille. Un coquillage géant répercute un écho assourdi. Murmure ton prénom en laissant échapper une traînée irisée. *Mathieu*. Fondu au noir.

*

Les policiers sont venus chercher Mathieu à l'aéroport. Elle avait laissé une lettre. Les gyrophares éclairent la chambre. Dérouté, Mathieu lève les yeux vers le plafond lézardé. La peinture s'écaille par endroits. Pourtant ce motel est récent, songe-t-il absurdement. Comme un accessoiriste, un policier dépose deux tubes de cachets dans un sac *Ziploc*. *Vides*. Mathieu note ses coordonnées derrière la carte postale fichée dans le miroir, puis il tend le bout de carton à l'agent de police. « Faut toucher à rien », grogne celui-ci. Par bravade, Mathieu allume le poste de télévision. Ironiquement, son nom figure à la fin du générique qui défile à l'écran.